

Entretien avec Robert Lepage

Michel Coulombe

Volume 17, numéro 2, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1998). Entretien avec Robert Lepage. *Ciné-Bulles*, 17(2), 6–10.

«Le film fauché me manquait, moi qui n'ai jamais fait de film étudiant!»

Robert Lepage

par Michel Coulombe

Robert Lepage compte parmi ces rares créateurs que l'on croit voir venir à droite et qui vous apparaissent soudainement à gauche, transformés. Entre un spectacle sur l'architecte Frank Lloyd Wright et un autre sur la peintre Frida Khalo, entre une exposition et un opéra, Robert Lepage, qui souhaite entreprendre l'adaptation cinématographique de sa mémorable **Trilogie des dragons**, a ajouté sa voix à celle du cinéaste Francis Leclerc pour transposer à sa suite l'un des segments du spectacle fleuve **les Sept Branches de la rivière Ota**. Avec **Nô**, empruntant une tout autre direction, il en a tiré un film politique impertinent, comédie de mœurs en rupture avec **la Florida** et **les Boys** où il pose un regard ironique sur le Québec de 1970, en vitrine à l'exposition universelle d'Osaka et à l'heure des mesures de guerre à Montréal.

Ciné-Bulles: À plus d'un titre, *Nô* constitue un virage dans votre parcours de cinéaste. Il s'agit d'un film de facture plus artisanale que les précédents, sans coproducteurs étrangers, plus léger. Cherchiez-vous à revoir votre façon de faire du cinéma?

Robert Lepage: *Nô* constitue moins un virage qu'un déblocage. Dans mes deux premiers films, **le Confessionnel** et **le Polygraphe**, j'ai accepté qu'on me dise quoi faire, j'ai été très encadré, parfois trop, et donc moins intuitif. J'ai réalisé ces premiers films avec de bons budgets, grâce à des ententes de coproduction tripartites, entouré de partenaires aux exigences et aux points de vue différents. Aussi, après avoir été un nouveau venu sous surveillance, je voulais réaliser un film avec moins de moyens et me donner la possibilité de trouver ma manière, que je cherche encore d'ailleurs.

Ciné-Bulles: *Nô* est le premier film conçu autour du lieu d'où émergent désormais toutes vos créations, théâtrales et audiovisuelles, la caserne Dalhousie, située à Québec.

Robert Lepage: Le film a été tourné principalement à la caserne et dans les environs. Il a été conçu et monté à la caserne. Ce n'était pas qu'une tentative de faire quelque chose de plus débridé, mais aussi une façon, pour nous, d'établir notre compagnie de production.

Ciné-Bulles: En tournant maintenant un film à plus petit budget, vous empruntez le chemin inverse de la plupart des cinéastes.

Robert Lepage: Le film fauché me manquait, moi qui n'ai jamais fait de film étudiant! Cela dit, les moyens dont je disposais pour ce film me convenaient tout à fait. Dans un cadre de production comme celui-là, l'attitude de l'équipe de tournage change, chacun soigne davantage le bébé, chacun se sent sollicité par une production où il y a un défi supplémentaire à relever. Aussi l'argent se trouve-t-il entièrement à l'écran. Après quoi, la valeur du film décide de sa carrière, de son avenir. Le budget n'y change rien.

À l'écriture comme au tournage de *Nô*, je n'ai fait aucun compromis pour chercher, à tout prix, à être intelligible. Ce n'est pas vrai de toute façon que l'on trouve l'universalité dans la neutralité. Les compromis viennent plus tard, au moment de produire les versions. On y gomme souvent les différences culturelles. Ainsi, lorsqu'on a traduit **le Confessionnel** en allemand, on a remplacé les sirènes de police et d'ambulance de la version originale par des sirènes allemandes pour que le public germanique s'y retrouve! Fait-on la même chose pour les films américains? Si deux personnages parlent des langues différentes dans la scène originale, on traduit tout le dialogue dans une seule langue en vous disant que c'est du pareil au même.

Ciné-Bulles: Votre film se moque d'ailleurs des erreurs de sens dont sont responsables les traducteurs. Vous avez fait du work in progress, de la création évolutive, votre marque de commerce au théâtre. Comment procédez-vous au cinéma?

Robert Lepage: Je comprends maintenant que plus un scénario est précis, mieux il est construit, plus cela permet d'aller loin au tournage. On peut improviser, mais il faut pouvoir compter sur une bible

Entretien avec Robert Lepage

solide. Dans le cas de *Nô*, je développais l'écriture avec un scénariste et j'avais des réunions avec les acteurs, mais c'est moi qui orientais le travail. Au cinéma, plus qu'au théâtre, je dois avoir une mainmise sur la création, établir une signature, accepter ce rapport de personne à personne qui s'établit avec le spectateur. Impossible donc pour moi de me cacher derrière le groupe de créateurs. Tout de même, je perçois le texte comme un simple guide, qui peut toujours être modifié.

Le cinéma m'oblige à aller droit au but, plus que je ne le ferais normalement, ce qui me fait grandir comme artiste et m'amène à être plus consistant. Le cinéma m'apprend sur l'opéra, le théâtre, l'architecture, la musique, l'écriture. Au cinéma, on peut aller directement au cœur de la scène, au milieu d'une conversation, là où, au théâtre, il faut tenir compte des déplacements. Dans l'expérimentation de ces différences, les deux premiers films m'ont violenté. Cette fois, il a beaucoup moins été nécessaire de réécrire le scénario au montage.

Ciné-Bulles: *Nô* joue sur les glissements du théâtre à la réalité, du photomaton à l'imaginaire de ses utilisateurs, établit des passerelles visuelles entre deux univers, moins toutefois que dans vos films précédents.

Robert Lepage: J'ai misé sur ces enchaînements dans mes deux premiers films et je m'y suis emprisonné. Je constatais au montage que je ne pouvais plus rien bouger. Maintenant je compte davantage sur les personnages, sur le récit.

Ciné-Bulles: *Que vouliez-vous dire et raconter dans ce film?*

Robert Lepage: Le film évoque l'année 1970, qui me touche parce qu'il s'agit d'une année de transition, de bouleversements, d'éclats. Il parle de Montréal qui s'est mise au monde en 1967 grâce à l'exposition universelle, puis s'est refermée, et il joue sur ce que c'était être un homme, être une femme en 1970.

La culture québécoise est faite notamment de films français et de films américains mal traduits où les hommes sont des leaders, des héros qui s'expriment. Au Québec toutefois, les hommes sont silencieux. Ce sont les femmes qui provoquent les changements, qui bâtissent la société. Le Québec est une société matriarcale qui s'aligne sur les règles patriarcales internationales, de sorte qu'on a mis du temps à y reconnaître l'équité. Nous avons hérité de la tradition



Robert Lepage
(Photo: Sophie Grenier)

amérindienne où la grand-mère et le conseil des femmes ont le pouvoir absolu, un pouvoir magique, parce que les Français avaient développé une relation privilégiée avec les Amérindiens. À tel point qu'on avait dû passer une loi pour leur interdire de s'habiller, de se maquiller et de porter des boucles d'oreille comme les Amérindiens. Avec *Nô* je me suis intéressé à cet héritage, tel qu'il m'apparaissait en 1970, alors que les hommes voulaient changer le monde et les femmes se réapproprier leur corps.

Ciné-Bulles: *Y a-t-il eu d'importants changements depuis?*

*Filmographie de
Robert Lepage:*

1995: *le Confessionnal*
1996: *le Polygraphe*

Entretien avec Robert Lepage

Robert Lepage: Non.

Ciné-Bulles: *Vous mettez en scène des acteurs coupés de leur culture en représentation à l'étranger et des terroristes d'opérette qui pataugent dans l'improvisation.*

Robert Lepage: Aujourd'hui, on trouve de la bravoure aux membres du Front de libération du Québec, on les présente en héros. N'empêche, on est tout à fait autorisé à rire de la maladresse des mouvements révolutionnaires de la fin des années 60 et du début des années 70. Je ne me moque pas de leurs motivations, ces gens-là étaient inspirés et il se passait là quelque chose d'authentique. Mais il s'agissait tout de même de professeurs de philosophie qui allaient poser des bombes. Alors pour ce qui est de l'efficacité... Certes, je n'ai jamais frayé dans ce milieu — j'avais 12 ans à l'époque —, mais les parents de certains de mes amis étaient des sympathisants ou des militants et j'ai été témoin de leur militantisme sincère à deux doigts du ridicule, avec des œillères.

Ciné-Bulles: *A-t-on suffisamment de recul aujourd'hui pour en rire?*

Robert Lepage: C'est le pari que je fais. Woody Allen disait de l'humour que c'est la tragédie plus le temps. Or, dans ce cas-ci, il y a la distance. On peut rire des affrontements entre les chrétiens et les lions de la Rome antique, mais pas de l'Holocauste. Aujourd'hui, on a suffisamment de distance par rapport au début des années 70, d'ailleurs les Américains ont commencé à faire des blagues sur le Viêt-Nam. C'est un signe de santé.

Qu'on pense à *Fargo* de Joel et Ethan Coen, un film aigre-doux qui se moque de tout ce à quoi on se serait attaché s'il s'agissait de télévision, qui rit de ce dont on ne doit pas rire lorsqu'on raconte une histoire de kidnapping inspirée de faits vécus. Le cinéma doit constamment brusquer les habitudes narratives puisque la télévision le pousse à être iconoclaste, à briser les structures, à faire mieux.

Ciné-Bulles: *Nô est votre première comédie.*

Robert Lepage: J'ai dû retirer du *Confessionnal* plusieurs répliques ou situations que je trouvais très drôles et très à-propos. Je l'ai beaucoup regretté. J'aime faire rire. Si les gens aiment rire, ce n'est pas simplement parce que la situation économique est difficile. On aime sentir qu'on a saisi quelque chose, être complice de ce qu'on a compris, mettre les

morceaux ensemble. Si je veux provoquer le rire, je veux aussi faire appel à l'intelligence. On méprend souvent la culture et l'intelligence. On surestime la culture du public et on sous-estime son intelligence. Je me méfie de l'avalanche de références et je ne cherche surtout pas à plaire aux spécialistes des sujets que j'aborde.

Ciné-Bulles: *Nô balance entre l'expression du nationalisme et l'ouverture sur le monde, deux pôles de votre propre vie.*

Robert Lepage: Comme le dit l'un des personnages du film: «Voilà toute la contradiction.» Mishima était un être admirable, un grand poète et en même temps un ultranationaliste à pendre haut et court. Son ultranationalisme était-il l'inspiration de sa pensée artistique universelle? Au Japon, en 1970, on célébrait le 25^e anniversaire de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le pays voulait s'affirmer comme une société moderne, qui n'était plus fermée sur elle-même. Au même moment, Mishima déployait son armée. Au Québec, alors qu'on montait l'exposition universelle de Montréal, colonisés, on cherchait toujours à parler comme les Français, on écrivait comme si on devait être lu à Paris, ce qui se produit encore, et on jouait Feydeau au Centre national des arts à Ottawa.

Ciné-Bulles: *Dans quelle mesure êtes-vous fidèle à ce qui s'est passé à l'exposition universelle d'Osaka? Le Canada y a-t-il effectivement envoyé une troupe québécoise dirigée par un metteur en scène français jouer un Feydeau mineur?*

Robert Lepage: Non. Par contre, le pavillon du Québec, par ailleurs très quelconque, était bel et bien très fréquenté parce qu'il s'y trouvait une discothèque et des filles en mini-jupe. On y fêtait beaucoup, au son de la musique de Jimmy Hendrix, Robert Charlebois et Pauline Julien. La police y a même fait une descente! Ce pavillon était le reflet de la société québécoise à cette époque, c'est-à-dire très délinquant, débridé. Le Québec était alors en pleine révolution culturelle, propulsé par un mouvement de réappropriation qui a devancé celui qui a mis du temps à se former au Canada anglais.

Ciné-Bulles: *Comme dans le Confessionnal, votre personnage principal rentre d'Orient transformé. Cela correspond à votre propre expérience?*

Robert Lepage: L'inverse est aussi vrai pour les Orientaux qui s'ouvrent à l'Occident, le choc est aussi bouleversant pour eux. Quant à moi, je n'ai



Anne-Marie Cadieux et Marie Brassard dans *Nô* de Robert Lepage (Photo: Takashi Seida)

encore que très peu exprimé l'impact qu'a eu le Japon sur moi. Ce pays est tellement baroque, à la fois le plus capitaliste et le plus communiste qui soit. On ne saurait être plus capitaliste que le Japon, et pourtant la conscience collective guide chaque action. On ne fait rien seul dans ce pays, tout s'organise en fonction du groupe. Les Japonais ont adapté leur nationalisme aux nouvelles règles, pour établir une collectivité qui défend les siens.

Ciné-Bulles: *Dans Nô, vous mettez en parallèle le privé et le public, la naissance d'un enfant et celle d'un pays, les deux situations évoluant en parallèle et conduisant à l'avortement, à la perte.*

Robert Lepage: Y a-t-il autre chose à dire? Je pense à la ville de Québec où on forme les jeunes aux niveaux collégial et universitaire. Aussitôt leur formation terminée, on voit poindre l'avant-garde, ce qu'il y a de révolutionnaire, le premier choc électrique, et puis tout le monde s'en va à Montréal. J'ai l'impression d'une femme enceinte qui perd chaque fois son enfant, qui le donne chaque fois en adoption. Alors qu'avoir un enfant, c'est montrer de l'espoir. Le problème se pose aussi pour la culture canadienne-

anglaise qui s'appauvrit au profit des États-Unis et de l'Angleterre.

Ciné-Bulles: *Malgré ce douloureux sentiment de perte, vous concluez le film sur une note positive, sur une invitation à se retrousser les manches. La comédie commande-t-elle pareil optimisme?*

Robert Lepage: Les Québécois, comme d'ailleurs les Irlandais, ne font pas une dépression lorsque quelqu'un meurt, lorsqu'un projet s'effondre. Ils font l'amour, ils font des enfants, ils dansent. C'est admirable. Les gens de ma génération ont été complètement à gauche, puis complètement à droite alors que d'autres sont restés accrochés là où il aurait fallu moderniser leur discours. À la fin du film, mes personnages se sont embourgeoisés, mais je ne les aime pas moins. J'ai de la tendresse et du respect pour eux. Nous avons fait plus vite qu'en Europe où ceux qui ont été communistes ont continué à apprendre l'ancien discours l'année où le vent a tourné, le temps d'en trouver un nouveau. Montréal compte parmi ces villes baromètre, très changeantes, où la mode est actuellement au jeune homme d'affaires. Jusqu'au jour où tout le monde sera bouddhiste...

Entretien avec Robert Lepage



Anne-Marie Cadieux dans *Nô* de Robert Lepage (Photo: Takashi Seida)

Ciné-Bulles: Diriez-vous de *Nô* qu'il s'agit d'un film politique?

Robert Lepage: Le discours politique est mince, mais il structure tout le film puisqu'il y est question d'un peuple colonisé, qu'on y dit qu'il faut s'en sortir, qu'on y montre le Québec sous l'angle des rapports politiques, et qu'on y fait référence aux actions de Mishima. Mais ce n'est pas un film militant. Est-ce une comédie politique? Certainement un film qui va susciter un discours, une réflexion, des réactions sur le terrain politique.

Ciné-Bulles: Le film juxtapose ou confronte le Japon et le Québec, l'action politique de Mishima et celle d'un jeune auteur, l'idéalisme des artistes et le conservatisme des hommes politiques, le noir et blanc et la couleur, la force de vie d'une femme et celle de rébellion d'un homme, la culture traditionnelle et la culture d'emprunt, deux femmes aux personnalités très différentes. On a deux villes, deux traducteurs, deux policiers, deux histoires parallèles.

Robert Lepage: Il y a aussi deux cadrans. Le film est binaire, mais ce n'est pas calculé. À partir du montage, le film s'affirme comme une chose vivante et je suis au service des images. Contrairement au théâtre, une image au cinéma raconte plusieurs choses à la fois et on peut compter sur les nouvelles technologies pour transformer rapidement le médium. Il faudra changer notre façon de voir et de faire lorsqu'on pourra, aisément, substituer un personnage à un autre, trafiquer les éléments visuels, modifier la couleur d'un vêtement, vérifier ce que devient une scène si on y installe un ciel orangeux.

Comme on le fait aujourd'hui en testant l'effet d'une musique puis d'une autre sur une scène.

Ciné-Bulles: Vous associez le noir et blanc au Québec et la couleur à l'exposition universelle d'Osaka.

Robert Lepage: J'ai voulu reproduire l'impression chromatique de l'époque. Lorsque je pense à cette époque, j'ai des souvenirs en noir et blanc, d'autres en couleurs, c'est selon. En 1970, tout le monde avait encore la télévision en noir et blanc au Québec, sauf les plus riches, et les journaux étaient strictement en noir et blanc. Par contre, les expositions universelles de ces années psychédéliques, celle de Montréal comme celle d'Osaka, ont été des orgies de couleurs. La couleur est toujours liée à des émotions, des symboles, des propos. Le choix des couleurs franches dit qu'enfin on parle, on s'exprime. À cette époque, dans le magazine *Life*, les couleurs étaient éclatantes alors que le Québec avait encore un subconscient en noir et blanc, à plus forte raison dans l'histoire que je raconte puisque l'action se situe en octobre, dans un milieu fermé sur lui-même. J'associe le féminin à la couleur et le masculin au noir et blanc.

Ciné-Bulles: *Le Confessionnal* et *le Polygraphe* sont des films clairement autobiographiques. Qu'en est-il de *Nô*?

Robert Lepage: Il l'est également, mais d'une autre façon. Ainsi je connais particulièrement bien l'univers des attachés culturels canadiens évoqué dans le film, assez notamment pour savoir qu'il est crédible qu'une femme d'attaché culturel parle de son transit intestinal à table. J'ai aussi fait la découverte du Japon, et je sais de quoi retourne la représentativité d'une compagnie de théâtre à l'étranger.

Ciné-Bulles: Pourquoi ce titre, *Nô*?

Robert Lepage: Parce que l'action principale du film se situe dans le milieu du théâtre, au Japon, et à cause du jeu de mots avec le mot anglais *no*, non, ce qui correspond à la réponse des Québécois au référendum de 1980. En apparence, le *nô* est un théâtre très rigide, alors que les gens se rencontrent la veille et conviennent de faire ceci ou cela. Ils improvisent. Le *nô* est un art identitaire, c'est le Japon. Au début du film, un acteur *nô* met un masque de femme, se recentre, et entre dans ce cadre. Au même moment, au Québec, un dramaturge en pleine crise d'identité, loin de celle qu'il aime, met son masque de révolutionnaire et entre en scène. ■

Cet entretien a été publié à l'origine dans un ouvrage comprenant aussi le scénario de *Nô* de Robert Lepage et coédité par les Éditions Les 400 Coups et Alliance Vivafilm.